

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le monde à nos portes

Marion Gerbier

Number 322, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gerbier, M. (2018). Review of [Le monde à nos portes]. *Liberté*, (322), 53–54.

Tous droits réservés © Marion Gerbier, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le monde à nos portes

MARION GERBIER

Sur les pas de l'Internationale situationniste, fondée par l'écrivain révolutionnaire et grand marcheur Guy Debord en 1957, Jean-François Nadeau retrouve Stéfán Boucher, trois ans après *Tungstène de bile*, et ensemble ils entament leur propre dérive dans un coin de Montréal avec *Nos ghettos*. Dépoussiérant cette (dé)marche héritée de la psychogéographie, ils sortent dans la rue, répertorient les commerces des alentours, saisissent le choc des « unités d'ambiances » et l'impact du spectacle citadin sur les affects et les comportements. Leur entreprise localisée de « réappropriation de l'espace urbain par l'imaginaire » passe par une lecture affective et critique de la ville. Ils se décrivent eux-mêmes comme partant à l'assaut du « désastre urbanistique » autant que de « l'imposture des bien-pensants » du vivre-ensemble, sis en plein cœur du quartier Rosemont-La Petite-Patrie.

La rue Bélanger ceinture au nord cet arrondissement montréalais, voisin de Villeray, le troisième en matière de superficie et de population avec une densité de près de 10 000 habitants par km², selon le profil officiel de la Ville de Montréal établi au dernier recensement, en 2016. S'étendant de la Petite-Italie au

Nouveau-Rosemont, au coin de la 2^e Avenue et un peu au sud du Petit Maghreb, commence ce que l'auteur et comédien décrit comme l'un des innombrables ghettos du paysage urbain moderne, à la porte de son logement.

Le titre érige d'emblée un mur de la honte qu'il sera difficile d'abattre. Il y a eu les ghettos européens où les populations juives étaient cantonnées, déjà sous l'Inquisition au XIII^e siècle en Italie, en France ou en Espagne, et jusqu'aux premières heures des horreurs concentrationnaires nazies. De nos jours, les villes nord-américaines connaissent encore une forte segmentation, et des enclaves de précarité persistent avec les ghettos noirs ou portoricains, excentrés et confinés. Répertorient ces exemples, le sociologue Loïc Wacquant a décrit « les deux visages du ghetto », soit l'exploitation économique d'une part et l'ostracisation sociale d'autre part, exercées par une collectivité dominante à l'encontre de minorités racisées. Un ghetto n'est rien de moins qu'une hiérarchisation spatiale violente.

Lourd de ce bagage ségrégationniste, *Nos ghettos* accuse l'indifférence brandie quotidiennement entre les individus, mais laisse planer un doute inconfortable sur la volonté d'intégration des

NOS GHETTOS

UN SPECTACLE DE JEAN-FRANÇOIS NADEAU ET STÉFAN BOUCHER (LA TOURBIÈRE), PRÉSENTÉ DANS LE CADRE DU FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES À LA SALLE JEAN-CLAUDE-GERMAIN DU CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, DU 2 AU 6 JUIN 2018, EN REPRISE DU 13 NOVEMBRE AU 1^{ER} DÉCEMBRE 2018.

communautés. « Nous passons plus de temps à nous cloisonner qu'à nous rencontrer », admet Jean-François Nadeau avec culpabilité et une certaine révolte. Il franchit alors le seuil de son appartement. La quête anodine des ingrédients d'un combo grilled cheese-soupe aux pois, symbole d'un armistice dominical en famille, le conduira par une enfilade de situations improbables au seuil de la raison et du sang-froid. Prétexte à s'exiler, à s'immerger dans le ghetto, et à visiter d'un œil surréaliste les devantures et intérieurs des établissements à deux pas de chez lui. Il puise allègrement dans la pure tradition du conte urbain ce que l'homme peut contenir de laid, de colérique et d'intolérant au fond de lui pour ainsi décaper le vernis social.

Le protagoniste suit à la lettre la *Théorie de la dérive* de Debord, qui procède au « passage hâtif à travers des ambiances variées ». Le dépanneur Wow, tenu par un éternel commis chinois; le salon Maeva, pour clientes haïtiennes exclusivement; Clo Coiffure, spécialisé en teintures mauves sur têtes blanches; la garderie Les petits écolos de l'avenir, proche du jardin communautaire régleménté; l'épicerie guatémaltèque authentique Antigua... Son récit est le compte rendu de brèves observations de microsociétés closes derrière chaque enseigne où il ose pénétrer.

À mesure que le corps imposant de Nadeau transgresse des frontières et enfonce des portes ouvertes, le carré de jeu devient si étroit et encombré de planches superposées que les mouvements entravés parlent eux-mêmes de cohabitation géographique malaisée. Ce théâtre physique et nerveux voudrait décroisonner jusqu'aux formes d'art qui s'égareront à fonctionner en vases clos. Il alterne textes, enregistrements, chansons



et slam poétique, extraits filmés, beatbox. Les branchements et les instruments du groupe Flone (Olivier Landry-Gagnon aux pitons, en plus de Stéfán Boucher aux cordes et cuivres) saturent l'espace. Les accessoires sont musicaux et deviennent parfois personnages, façon théâtre d'objets, rejoints par la poupée mécanisée de *Dorothee: corps sans organes*, dernière création collective menée par Stéfán Boucher plus tôt cette année. La marionnette désaxée est disposée dans un autel central d'où elle incarne la petite voix diabolique de la déraison, mais aussi une sorte de chœur lucide sur le désordre contemporain.

Tout est agité dans ce décor et rien ne semble vouloir rester en place ni en paix dans le coin de plateau et le rôle attribués. Le point de départ de la révolution sera donc le refus de tout accommodement spatial. Comment s'ignorer à ce point les uns les autres et esquiver la rencontre, ne serait-ce que celle des regards, alors même que le privé s'étale publiquement sur les réseaux (plus sociaux qu'humains), que la vidéosurveillance quadrille les villes, que le tissu social exhibe des trous béants? Le paradoxe entier est contenu dans le geste de cette vieille voisine qui se cache derrière son volet en s'appliquant chaque fois à être remarquée...

La langue corchue et habile de Jean-François Nadeau ne sacrifie rien de son franc-parler à l'utopique « Donnons-nous la main », qu'il récuse dès le début du processus. Son ton acerbe lui permet des incursions contre les dérives (très différentes celles-ci) du capitalisme et de la société de consommation, ou encore d'étayer le phénomène de lâcheté à l'échelle des crises humanitaires mondiales et de leur médiatisation éphémère. Mais au sujet du vivre-ensemble et du multiculturalisme, l'ambiguïté du discours et ses amalgames demeurent et dominant. Qui est ce « nous bien-pensant » et que pensons-nous bien à tort? Quelle solution de rechange proposer à l'hypocrisie collective et à la perpétuation de ghettos?

Avant de se risquer à détailler la diversité des mesdames de la rue Bélanger,

l'explorateur de terrain aura pris soin de passer au peigne fin les demoiselles à domicile : son aînée, sa cadette et sa douce moitié. Exaspéré dans son cercle restreint par une boîte à lunch cabossée, l'appel d'un conseiller bancaire, des cheveux agglutinés dans la douche, Jean-François Nadeau dirige sa satire vers lui-même avant tout, à la fois père, conjoint et humain imparfait assumé.

Cet état d'adversité personnel ne suffira pas à justifier son sentiment d'étrangeté face à l'environnement plus large. Ni à rendre moins gênantes l'énumération des nationalités et des produits spécialisés, la description des habitants et l'imitation grossière d'accents, l'hostilité présumée entre les communautés. Les riches blancs, les prêcheurs noirs, les familles latinos nombreuses, les dépanneurs asiatiques analphabètes, vraiment? L'agressivité de son personnage désabusé, qui exclut finalement plus qu'il n'est exclu, réduit à peau de chagrin sa conception de l'ensemble et anéantit toute tentative d'aller vers autrui. Le martèlement de préjugés crée une immobilité opposée à l'idée de dérive, et donc contre-productive.

À défaut d'élaborer une cartographie concrète, comme le faisaient les dérives situationnistes traditionnelles, le duo La Tourbière offre une mise en pratique assez fidèle de l'héritage psychogéographique, au service d'un résultat chaotique. « Les difficultés de la dérive sont celles de la liberté », mettait en garde Debord dès les prémices de sa théorisation, dans un tract intitulé « Nouveau théâtre d'opérations dans la culture ». Et cette pleine liberté, qui fait l'originalité de la démonstration scénique, est ce qui la découd et l'étrique par le revers. L'errance sans but ni destination prédéterminés, hors des sentiers tracés, est une posture favorable au surgissement de l'imaginaire dans un décor de loin ordinaire. Elle dessert d'autant l'étude anthropologique, trop brève, superficielle et arbitraire dans les rencontres suscitées (au sens faible de « croiser dans la rue »).

À court de solutions, Nadeau aboutit dans son cheminement au leitmotiv « distinguer pour mieux s'unir » – soit

admettre des différences pour pouvoir identifier le commun –, qu'il répète comme s'il s'en remettait à une prière ou à la méthode Coué. La phrase est lancée sans espoir de réussite. Au départ déjà, l'auteur québécois est largement sceptique quant à l'emploi de la première personne du pluriel, son existence, son sens. Bien qu'il l'énonce ouvertement, le risque de l'appropriation culturelle, en jouant l'autre emmuré au théâtre, est bel et bien réel. Et même s'il fait l'effort de mettre le nez dehors et de voir, Nadeau échoue à déplacer la frontière entre « nous » et « eux ». L'état se resserre au contraire du « nous » vers le « je ».

Domage, car dans son essai cartographique récent *Nous*, le philosophe Tristan Garcia soutient : « Comprendre ce que c'est que nous en général ne réclame rien de plus qu'une qualité morale : une certaine disposition à l'empathie, qui permet de diminuer en soi-même la fermeté de ses convictions et de ses principes, afin d'étendre sa capacité à participer par la pensée à n'importe quelle communauté. » Opposant les promesses idéalistes du vivre-ensemble aux constats réalistes, il explique aussi la tendance au resserrement identitaire qui contrecarre l'élasticité du « nous » devant des questions pragmatiques.

C'est ce resserrement que donne à voir l'aventurier de Rosemont tandis qu'il traque désespérément les articles inscrits sur sa liste d'épicerie. Échappant au congélateur d'un négociant suspect, il court se réfugier à la maison – toute dérive a une fin. Six ans après la dissolution, en 1972, de l'Internationale situationniste, Guy Debord résumait l'aventure ainsi : « Surprenantes rencontres, obstacles remarquables, grandioses trahisons, enchantements périlleux, rien ne manqua dans cette poursuite d'un autre Graal néfaste, dont personne n'avait voulu. » Quelques rencontres, obstacles, trahisons et rares enchantements plus loin, *Nos ghettos* aura surtout montré le manque d'ambition sociale de son Graal fait de pain tranché, de fromage jaune, de soupe en conserve et d'humanité de supermarché. (L)